

ENYS MEN

MARK JENKIN

**Seule sur une île, une scientifique étudiant une fleur rare voit des fantômes...
Un voyage horrifique mâtiné de mythes celtiques, au climat captivant.**



Une île sauvage des Cornouailles, en avril 1973. Une scientifique, la quarantaine, loge sur place dans un petit cottage. C'est sans doute l'unique habitante des lieux. Chaque jour, elle crapahute sur la lande accidentée pour étudier l'évolution d'une fleur rare, qui pousse à flanc de falaise, à l'autre bout de l'île. Au retour, elle jette une pierre dans un puits profond, attend le son signifiant l'arrêt de la chute, puis elle rentre noter sur un cahier quelques indications (date et température) en mentionnant à chaque fois « *Aucun changement* » dans la colonne « Observations ». La répétition de ce rituel, le bruit des vagues et du vent, l'atmosphère étrange concourent à créer un climat captivant. Quelque chose va advenir, mais quoi ? Peu à peu, la femme semble en proie à des hallucinations, en lien direct avec l'histoire de cette île. Des fantômes – une jeune fille, un pêcheur naufragé, des mineurs d'un autre

siècle – font leur apparition, en plus d'un mystérieux lichen qui se forme sur la fleur...

Enys Men est un objet filmique vraiment non identifié. Son réalisateur, le britannique Mark Jenkin, lui-même inconnu, le rattache à un courant anglais, le *folk horror* (horreur folklorique). Autant dire un mélange insolite d'épouvante, de mythes et de traditions celtiques. En l'occurrence, il suffit au cinéaste de faire parler les pierres, la flore, les goélands, d'entendre les échos de chants des Cornouailles. Avec les moyens du bord, aussi limités que ceux de la scientifique. Sa hantise à elle rejoint une forme d'extrême lucidité quant à l'idée d'une mémoire enfouie ne demandant qu'à émerger et d'une nature qu'il faudrait protéger. De l'horreur écoresponsable, en quelque sorte. — **J.M.**

Royaume-Uni (1h31) | Scénario : M. Jenkin. Avec Mary Woodvine, Edward Rowe, Flo Crowe.



Télérama